

Un jeune Rwandais réfugié en France publie en janvier 2008 son premier roman, *Le Passé devant soi* (éd. Phébus).

Il est couvert d'éloges par la critique. Mais, sur le site Internet de *Télérama*, Gilbert Gatore tombe sur un commentaire qui le frappe en plein cœur. Et si son père avait fait partie des tueurs?



Le contraste entre son enfance et sa vie d'aujourd'hui est si radical, qu'un jour il s'est demandé s'il n'était pas en fait un personnage de fiction. Est-il bien le prolongement du petit garçon qui a vécu au Rwanda de 1981, année de sa naissance, à 1994, année de son départ suite au génocide des Tutsis? Le jeune Parisien qu'il est devenu est-il le même que le petit garçon sur cette photo qui

ENIGME

ne quitte jamais son portefeuille? Est-il vraiment celui qu'il croit avoir été?

Pendant des années, cette question l'a suivi partout. Et c'est peut-être à cause d'elle qu'il n'est capable d'écrire qu'à la troisième personne, y compris sur lui-même comme ici.

Avec le recul, il se dit que c'est peut-être pour tenter de s'approprier ses souvenirs qu'il a écrit un roman. A moins qu'il n'ait cherché à leur en substituer d'autres, plus pratiques parce qu'inventés et donc entièrement maîtrisés?

Un jour, un ami l'a alerté : il y avait un commentaire « bizarre » aux côtés d'un article de *Télérama* à propos de son livre. La note indiquait que le roman était peut-être remarquable, mais qu'il était impossible de le comprendre sans savoir que le père de l'auteur était soupçonné d'avoir participé au génocide. « *La fiction n'était-elle pas une manière habile pour l'écrivain de délivrer sa mauvaise conscience?* » concluait l'anonyme.

RETROUVER LA LUMIÈRE

Peut-être aurait-il pu ne pas se sentir concerné? Peut-être aurait-il pu se raccrocher à l'idée que les enfants ne sont pas responsables de la conscience de leurs parents? Mais la charge s'installa. Il s'était préparé à entendre beaucoup de choses au sujet de son livre. Pas cela. C'est d'abord la passion des mots qui l'avait mené à l'écriture. Il avait pensé son livre comme un regard littéraire et philosophique sur le génocide. Le Rwanda et les massacres qui s'y sont déroulés étaient ce qui le touchait de plus près et il lui avait paru naturel de naître à l'écriture par ce sujet. Il croyait pouvoir en parler avec distance parce

qu'il n'était qu'un enfant au moment des événements et que, jusque-là, rien à sa connaissance ni dans sa mémoire ne lui indiquait que ses parents y aient participé. Et voilà que l'intervention d'un internaute précipite cette bonne conscience dans l'obscurité.

Aujourd'hui, alors qu'il se promène dans les rues de Paris, il essaye de retrouver la lumière en passant en revue ses souvenirs.

La première image qui lui apparaît est celle de la maison que ses parents, son petit frère et lui habitaient à Ruhengeri. Une maison en bois, tout en longueur, avec un toit en tôle ondulée qui amplifiait le bruit des orages. Autour de la maison, il y avait d'un côté une grande pelouse habillée de fleurs de toutes sortes, de l'autre un potager et un poulailler. Un peu plus loin, des arbres immenses et une haie abritaient des bestioles qui étaient autant de jouets pour son frère et lui. Il associe à ce décor un va-et-vient continu; la famille, les amis, les voisins, des mendiants, des voleurs et même des singes.

Deuxième image. Il se voit vêtu de l'uniforme kaki, allant à l'école. Il faisait le trajet à pied et toujours en courant sur un des deux chemins qui y menaient. Le plus simple mais le plus long lui permettait de passer devant chez sa « fiancée » et de demander au passage si elle était déjà partie. Le second, beaucoup plus court, l'obligeait à vaincre sa peur pour traverser la rivière Rwebeya par un pont de bois rongé par l'humidité et les insectes. Ses souvenirs d'école n'évoquent qu'un mélange de rassemblements devant le drapeau avant d'entrer en classe, des cours épuisants, des parties de football animées pendant lesquelles il gardait le but parce qu'il ne

s'intéressait pas vraiment au jeu, et de bagarres dont les motifs ne lui reviennent pas.

Dans cet effort, sa mémoire s'arrête aussi à ce jour du mois d'octobre 1990, quatre ans avant le génocide, où il entendit la radio déclarer le pays en guerre. Ce matin-là, ses parents ne le laissèrent pas aller à l'école. Il obtint quand même la permission de rendre visite à son meilleur ami. Ses parents étaient des réfugiés burundais, ils en savaient beaucoup au sujet de la guerre. Ils lui racontèrent ce que cela signifiait. Et c'est chez eux qu'il entendit pour la première fois les mots « tutsi » et « hutu ».

LES BULLETINS SCOLAIRES, LE SANG, LA BALANÇOIRE...

A partir de là, tout s'accélère. Les premiers moments de la guerre, la première fuite de Ruhengeri en pleine nuit suite à une attaque de la rébellion. Il entend encore la voix de son père ordonnant, juste avant de sortir, de ne pas s'arrêter si jamais l'un d'eux venait à tomber. Il lui avait alors demandé ce qui se passerait si sa mère et lui étaient abattus et n'avait pas eu de réponse. Le retour dans leur maison pillée. Les impacts de balles et les douilles partout. La boule au ventre en permanence. Les camions militaires, dégoulinant de sang, croisés sur le chemin vers l'école. La jalousie dans les yeux de ses camarades quand il arrivait à l'école dans la Nissan de ses parents. Les volées de coups de bâton pour punir les annotations de ses enseignants sur ses bulletins scolaires. « *Elève brillant mais insupportable* », indiquaient à quelques mots près tous les maîtres d'école à la fin de chaque trimestre. La deuxième fuite. Le

Peut-être aurait-il pu ne pas se sentir concerné?

Peut-être aurait-il pu se raccrocher à l'idée que les enfants ne sont pas responsables de la conscience de leurs parents?

Mais la charge s'installa.

Son père a-t-il pu sauver des gens et en tuer d'autres? A-t-il pu acheter la survie de sa famille? Ses pensées se brouillent. Rien de tout ce qu'il se rappelle avoir vu ou entendu ne met en cause son père. Mais d'où viennent ces accusations alors?

déménagement à Kibilira. Le petit séminaire où il fut interne deux ans en rêvant de devenir prêtre. La chorale de l'école dont il était un des altos. La troisième fuite. Le déménagement à Kabwayi. Les railleries qui le suivaient partout à cause de sa corpulence et de sa tête un peu disproportionnée. La grand-mère maternelle âgée, solide et généreuse comme la colline sur laquelle elle vivait. La première fièvre devant une fille. L'angoisse devant le transistor au moment des informations. Le ciel encombré par certains mots : Inyenzi, partis politiques, tutsi, hutu, négociations, armes à feu, cessez-le-feu, couvre-feu, Interahamwe, méfiance, préparation, attaque, défense, danger et quelques autres impossibles à traduire. Son père revenant de mission à l'étranger et les cadeaux qu'il rapportait. La chute d'une balançoire improvisée dans un arbre. Dix-huit ans après, la cicatrice orne toujours sa jambe gauche. Les cahiers dans lesquels il écrivait tout ce qu'il voyait. Les vacances passées à garder les vaches de son oncle maternel. La messe tous les jours ou presque. Les deux cousins Robert et Roger, âmes sœurs regrettées. Le surnom de Kirayi (pomme de terre) dont son père était affublé parce qu'il était directeur d'un programme de développement de la culture de pommes de terre. Le grand-père paternel plus riche, malicieux et avare qu'un personnage de conte. L'hésitation entre devenir dessinateur, prêtre ou médecin. L'avenir assuré.

Une myriade de souvenirs se forme. Plus, se dit-il, que de reflets sur la Seine au bord de laquelle il est assis.

La rêverie renoue avec la quête d'une réponse quand il se souvient

de la nuit où la mort du président rwandais, Juvénal Habyarimana, fut annoncée. Il a alors demandé à ses parents ce qu'ils allaient devenir sans président. N'ayant jamais associé un autre nom à ce poste, il lui semblait que l'histoire allait s'arrêter, un peu comme si on lui avait dit que le soleil ne se lèverait plus.

Dans le petit bourg où ils habitaient, le calme se maintint quelques jours après le début des massacres ailleurs. Toute la journée, les gens écoutaient la radio. Au début, les ondes rwandaises appelaient à la défense du pays. Puis, très vite, à l'extermination des « *cafards* ». Les radios internationales décrivaient l'évolution et la gravité de la situation dans un français qu'il comprenait alors à peine ou dans un anglais qu'il traduisait en regardant les expressions du visage de son père.

LA VIE QUI FAIT SEMBLANT DE CONTINUER

Durant cette parenthèse, la vie faisait semblant de continuer. Il se rappelle les commerces ouverts et les messes dites pendant une semaine ou deux, avant les cris et le sang. Puis il y eut cette nuit où il se réveilla à cause de bruits dans la maison. Des gens avaient frappé à la porte. C'étaient les voisins qui demandaient un abri. Ses parents les cachèrent un temps.

Dans la recherche qu'il mène, ce moment le questionne. Son père a-t-il pu à la fois sauver des gens et en tuer d'autres? Son père a-t-il pu acheter la survie de sa famille et celle de ses protégés en participant aux massacres? Ses pensées se brouillent. Rien de tout ce qu'il se rappelle avoir vu ou entendu ne met en cause son père. Mais d'où

viennent ces accusations alors? Est-il possible qu'elles aient été inventées? Si oui, par qui et à quelle fin?

La voix qui accuse son père invoque des éléments dont aucun témoin direct n'a jamais attesté. Au fond de lui, celle qui l'innocente n'est fondée que sur ce qu'il a vu et entendu, soit peu de chose. Il est malheureux de ne pouvoir s'apaiser d'aucune parole; pas celle de son père, rendue évidemment suspecte, ni celle de la justice débordée. Au-delà de tout ceci, est-il possible de faire entendre qu'il n'a jamais cherché à cacher quoi que ce soit? Qu'il a simplement été autant l'auteur que le sujet de son livre?

Il s'interroge sur la possibilité d'écrire lorsque l'on est lié à une histoire comme celle du Rwanda. Il doute de pouvoir tenir un propos qui ne soit pas brouillé par son héritage. Il a conscience de ne pas être le seul dans cette situation. Les auteurs israéliens, irakiens, sud-africains aussi sont souvent étouffés par les enjeux politiques et symboliques auxquels leur histoire et leur nationalité les rattachent. En pensant cela, il ne sait pas s'il doit être jaloux des auteurs français, canadiens ou néo-zélandais qui, aux yeux du public en tout cas, n'ont à répondre que de leur projet artistique.

Grâce à ce voyage intérieur, le doute qui l'avait si longtemps rongé s'est un peu dissipé. Il est certain maintenant d'être le même que l'enfant qui habite ses souvenirs. Mais, puisque rien ne disparaît vraiment, le doute s'est métamorphosé en une énigme têtue : « *Que doit-il faire pour ne pas se perdre dans l'écriture au lieu d'y grandir?* »

Gilbert Gatore